

*Xavier DARCOS*  
Chancelier de l'Institut de France

Je voudrais saluer les personnalités qui participent à cette rencontre et sont présentes pour l'ouverture du colloque sur les sciences en français. D'abord, je voudrais évidemment saluer Madame la ministre Isabelle Charest qui arrive du Québec. Nos amis du Québec sont toujours les bienvenus. Ils nous rappellent même souvent à l'ordre dans un certain nombre d'obligations vis-à-vis de la langue. Je voudrais saluer, bien qu'il ne soit pas là, le ministre de la Culture Monsieur Riester. Il est absent de France, mais a enregistré un petit exposé que vous entendrez tout à l'heure. Je voudrais également saluer Monsieur Frédéric Dardel, Conseiller spécial de Madame la ministre de l'Enseignement supérieur, de la Recherche et de l'Innovation, qui s'exprimera. Je salue évidemment mes collègues Académiciens, à commencer par Madame Pascale Cossart, Secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, qui a l'air tout à fait éveillée bien qu'elle vienne de tomber de l'avion. Elle est arrivée ce matin très tôt du Japon ! Je salue également Madame Catherine Bréchignac, Secrétaire perpétuel honoraire, mes confrères de l'Institut et membres de diverses Académies, au premier rang desquels la benjamine – si je puis dire – de l'Académie française, Barbara Cassin, Monsieur Thomas Römer, Administrateur du Collège de France, que nous sommes très heureux de voir ici, Paul de Sinety, Délégué général à la langue française et aux langues de France, qui est le maître de tout cela, Madame Michèle Boisvert, Déléguée générale de la représentation du Québec en France, Monsieur Philippe Bélaïval, Président du Centre des monuments nationaux et toutes les personnes essentielles qui ont contribué à la mise en place de cet événement.

Je suis très heureux de vous accueillir dans l'auditorium de l'Institut de France pour un colloque qui a reçu successivement plusieurs intitulés. Le premier était « sciences en français ! » avec un point d'exclamation, ce qui m'a beaucoup frappé car tout est souvent dans la ponctuation. On le dit pour la musique, mais on peut aussi le dire pour la langue. Ce point d'exclamation nous rappelle que nous pouvons faire de la science en français. Je dirais même qu'il faut en faire. Nous allons transformer

ce point d'exclamation en point d'interrogation. Les sciences en français, oui, mais comment, avec qui et pourquoi ?

J'ai déjà souvent rencontré ces interrogations dans mes diverses fonctions, notamment quand j'étais ministre en charge de la Francophonie. Depuis que je suis Chancelier de l'Institut de France, je n'oublie pas ces missions qui furent les miennes quand j'étais Président de l'Institut français ou Ambassadeur chargé du rayonnement de la langue française. Je n'oublie pas qu'à travers ces missions, j'ai mieux compris ce qui est attendu de ceux qui sont en charge de la culture. Nous devons partout croiser les questions de langue et de science. Opposer celles-ci serait évidemment ridicule. L'Institut de France lui-même, fondé en 1795, a été créé à une époque où cette division, ce cloisonnement entre langue et science était presque incompréhensible. En effet, les savants étaient eux-mêmes de très grands littéraires. De plus, les sciences et les arts fonctionnaient ensemble. Les écrivains étaient des artistes et les chercheurs étaient des écrivains. Cette tradition ne s'est pas complètement perdue. Je viens de citer l'Académie française à propos de Madame Barbara Cassin, mais cela est vrai dans beaucoup de disciplines. L'Académie française elle-même a toujours compté de très grands scientifiques. Ils sont évidemment plus nombreux à l'Académie des sciences. Toutefois, l'Académie française a actuellement un Prix Nobel dans le domaine scientifique, Monsieur Jules Hoffmann. Au siècle dernier, nous avons eu le biologiste Étienne Wolff, le grand médecin Jean Bernard qui fut élu au fauteuil de Marcel Pagnol dont il fit un éloge magnifique, Pasteur et Claude Bernard. De plus, ils sont presque tous là si je remonte au siècle des Lumières : Condorcet, le naturaliste Buffon qui est un grand savant puisqu'il est le premier à produire une nomenclature précise des diverses formes de la vie. Par ailleurs, Buffon est aussi dans tous les livres de littérature du XVIII<sup>e</sup> siècle où des pages lui sont consacrées car il était un auteur de première qualité. Au début des études du XVIII<sup>e</sup> siècle, on a longtemps mis des pages de Buffon dont son célèbre portrait de l'oiseau-mouche (le colibri). Je voudrais vous en lire quelques lignes afin que vous voyiez comment un savant écrivait le français au XVIII<sup>e</sup> siècle : « De tous les êtres animés, voici le plus élégant pour la forme, et le plus brillant pour les couleurs. Les pierres et les métaux polis par notre art ne sont pas comparables à ce bijou de la nature. Son chef-d'œuvre est le petit oiseau-mouche. Elle l'a comblé de tous les dons qu'elle n'a fait que partager aux autres oiseaux : légèreté, rapidité, prestesse, grâce et riche parure, tout appartient à ce petit favori ». L'élégance de la langue accompagnait l'élégance du style et la dimension intellectuelle.

Il est à craindre que cette qualité et cette complétude du fond et de la forme n'aient pas toujours été absolument conservées. Dans la critique des sciences et du langage, il y a souvent des faux savants qui ont une science équivoque et sont, de surcroît, des cuistres pratiquant une langue qui cache en fait une vacuité : comme le disait Montaigne, « On déduira la profondeur de mon sens à l'obscurité de mon propos ».

La science littéraire a pourtant bien des potentialités. Elle fait aimer le vrai et partager le savoir. Ces potentialités existent évidemment au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle. On ne saurait empêcher un savant d'écrire et de penser dans sa propre langue. Si la langue universelle et unique de la science est désormais une sorte de globish, l'humanité se prive de voir éclore de nouveaux chefs-d'œuvre littéraires ou scientifiques. Non seulement le globish ne pourra jamais toucher le public, mais il ne pourra surtout jamais rendre la science belle.

L'enjeu de notre temps et de ce colloque est de préserver, ou même de réintroduire, de la diversité linguistique dans les sciences pour la plus simple et suffisante raison que la mondialisation du globish ne peut pas être une mondialisation savante. Elle serait une mondialisation appauvrie. Il ne s'agit pas de faire un amalgame simpliste entre la défense de la langue française et la critique de la mondialisation. Cela n'est pas le sujet. La langue française a désormais le même problème que la langue anglaise. Pour rester une langue mondiale, elle doit aussi sauvegarder sa qualité et éviter sa banalisation ou son affaiblissement. Il n'est pas sûr que le sort de l'anglais, ou plutôt de l'anglo-américain, devenu globish, soit tellement enviable. Quand l'anglais s'imposera par la nécessité, le français se perpétuera par la qualité.

Lorsqu'il était Secrétaire perpétuel à l'Académie française, Maurice Druon prononçait chaque année sous la coupole un discours qui s'appelait « Discours sur l'état de la langue française ». Il y a une vingtaine d'années, il avait terminé son dernier grand discours en disant : « L'Académie doit être considérée comme une ambassade de la langue française installée sur la Seine ». Nous avons évidemment aussi l'Ambassade du Québec. Maurice Druon voulait rappeler la nécessité de défendre les intérêts du français en France, notamment contre ceux qui renoncent à utiliser leur propre langue. De plus, il voulait aussi signifier que la langue française est une réalité internationale, mondiale, qui dépasse de beaucoup la seule France et nos pauvres personnes, et que le Quai de Conti est en quelque

sorte l'ambassade du français à Paris. Je voudrais que cette vocation soit rappelée aujourd'hui. Quand je dis « ambassade », cela ne signifie pas « forteresse », même s'il s'agit d'un lieu protégé et inviolable. Une ambassade est un lieu d'observation du monde, d'ouverture et d'échanges, à l'instar de l'Institut de France. Ici même, dans cet auditorium, s'échangent presque tous les jours des points de vue différents. La coupole n'est pas un donjon ni un lieu où nous serions sur des créneaux avec nos épées d'académiciens à essayer de lancer des incantations obsidionales entre les mâchicoulis. C'est un lieu d'observation serein du monde, où l'on traite des questions de fond sans précipitation, sans outrance, de dialogue et de respect car la parole n'existe que s'il y a l'écoute.

Voilà ce que je voulais vous dire, Mesdames et Messieurs, en vous accueillant ici. Vous êtes les bienvenus à l'Institut de France. Vous êtes dans l'endroit idéal pour parler de langue et de savoir. Je félicite à nouveau Paul de Sinety de s'être engagé dans cette belle et importante journée. Je suis heureux de vous dire, pour conclure, soyez les bienvenus dans ce lieu qui est le vôtre.